

Delphine Jalabert/Sébastien Le Guen

Archéologies subjectives



Installations textuelles

Le châle de la Dame d'Izé, 2021

La cape de Maurice G., 2022

La forêt, à venir

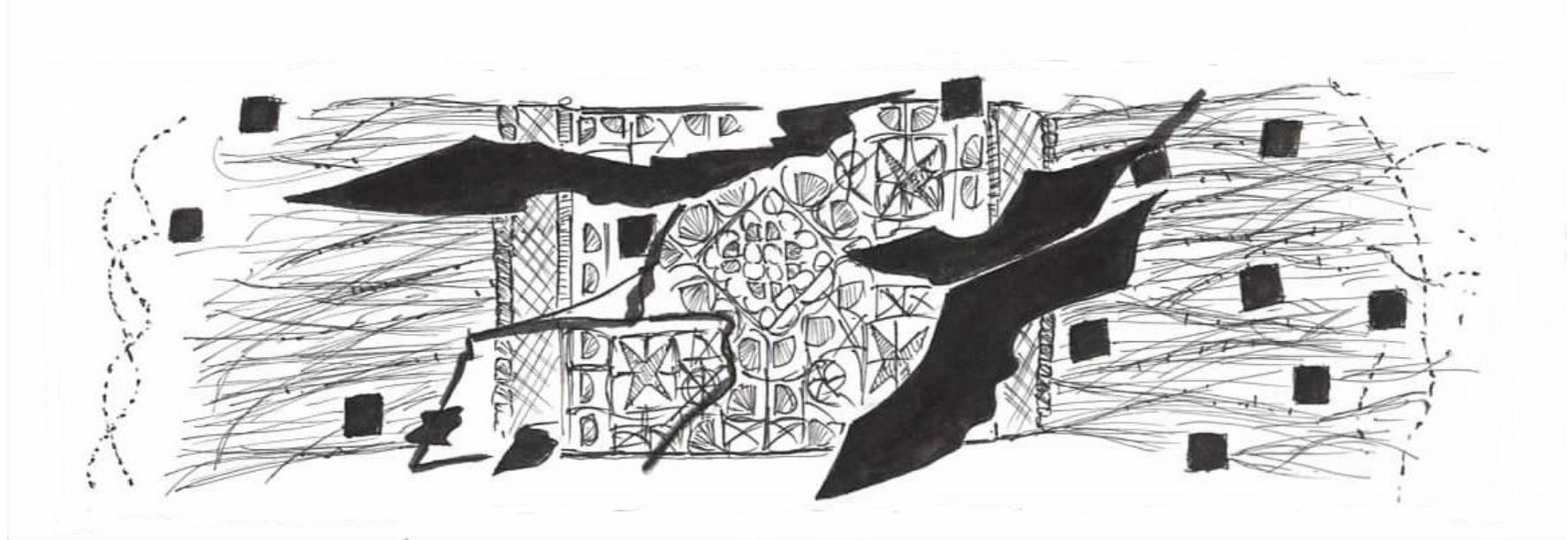
Au début était la broderie



La plasticienne Delphine Jalabert a depuis plusieurs années déporté sa pratique de sculpteur (en bronze, puis plus récemment en pâte à papier) du modelage vers l'art textile et un travail minutieux et sacerdotal d'assemblage et de broderie : c'est toujours bien de l'ajout de matière que naît le volume, mais ici la matière est toile, tissus, fragments, perles, fil et broderies anciennes parfois glanées mais surtout données par d'autres, l'artiste s'en trouvant dépositaires, souvent familialement, parfois par rencontre ou hasard. L'ensemble de ces matières est transmis à l'artiste qui l'organise, le tisse, le bouleverse, et c'est donc mémoires et histoires collectives ou individuelles qui passent entre ses doigts et se retrouvent ainsi patiemment assemblées, tissées, re-questionnées dans une sorte d'ethnologie intuitive et énigmatique. Chaque pièce est un travail de longue haleine, et l'artiste a pris pour habitude d'habiller sa solitude attentive de lectures et d'écoutes de travaux d'ethnologie (Maurice Godelier, Jeanne Favre Saada, Vincianne Despres, Corinne Sombrun...) non que les pièces soient de libres illustrations, mais plutôt que ces (autres) recherches, paroles, voix (qui sont d'autres tissages, sociaux ceux-là) viennent percuter ou caresser son travail, qui s'en trouve influencé, coloré la plupart du temps presque inconsciemment. Le résultat en est de longues pièces à la beauté complexe et cartographique qui semblent bruisser, murmurer de tous ces dons, transmissions, influences...en un mot de toute cette complexe humanité. Voulant rompre sa solitude et arrêter la rêverie du promeneur, souhaitant donner chair à cette matière dont on ne peut saisir toute la profondeur en la touchant tant elle est fragile et croyant peut-être faire entendre certains de ces murmures, elle imagine avec culot un principe de commande en s'adressant à un auteur de spectacle vivant (Sébastien Le Guen, qui mêle recherche sur le mouvement et dessins pour composer son écriture). Le principe en est simple, presque biblique : une pièce, ou relique associée à un livre (dans le cas de la relique n°2, il s'agit de « les mots, la mort, les sorts » de Jeanne Favre Saada qui pour l'artiste a plus d'un lien avec la relique (sans qu'elle ne le révèle à l'auteur en premier lieu), à lui « d'en faire quelque chose ».

De la cartographie à l'archéologie subjective

Sébastien Le Guen prend généralement comme point de départ de son écriture à destination de spectacles des archives ou des objets objets à partir desquels il tisse une fiction composée d'éléments réels qui se répondent, s'entrelacent, s'entrecroisent. Il aime à plonger dans la matière et faire une recherche, selon ses propres mots « sans aucune méthode », autre que celle de suivre les coïncidences ou les correspondances révélées par sa propre sensibilité. Sa première ambition pour répondre à cette première commande (pour laquelle la solitude réflexive du confinement aura été précieuse), a été le souci d'arrêter le visiteur, qu'il prenne le temps de faire corps avec cette matière aux multiples couches de sens, qu'il devienne littéralement spectateur de cette fiction de toile là où il n'aurait peut-être poser ses yeux que quelques secondes. Pour mieux saisir toute l'ampleur et la complexité du travail de Delphine Jalabert, il a d'abord patiemment cartographier la relique, analysant et mettant en valeur de nombreuses couches, zones, ou îlots et s'est plu à leur donner ensuite une existence fictionnelle, une raison d'être poétique, dans un cheminement presque archéologique l'entraînant par correspondance et inexorablement vers le livre originel de Jeanne Faivre Saada dont il poursuivait en parallèle la lecture (répondant ainsi scrupuleusement et malicieusement à la commande.) Partant du réel énigmatique de la toile, il sautait alors par petites touches dans la fiction qui le ramenait ainsi comme le ressac vers le réel du travail scientifique de l'ethnologue faisant un nom moins étrange parallèle avec ce que tisse le récit de ce terrain sur la sorcellerie en Mayenne : tous les éléments et faits sont réels, mais ce qu'ils ont de magique (où la seule chose qu'ils ont de magique) est la manière dont se tissent les relations entre les différents protagonistes ou groupes. Le réel saute dans la fiction qui la ramène inexorablement au réel comme l'ethnologue devenant presque sorcière pour finir par douter de son propre travail scientifique. Ainsi presque malgré lui (l'objet relique autant que l'auteur) le châle de la Dame d'Izé était né.



Le châle de la dame d'Izé – installation n°1 – 2021



Un peu plus qu'une installation, un peu moins qu'un spectacle, la première installation, *la Châle de la dame d'Izé* emprunte à l'entresort de foire son rituel : le visiteur /spectateur est accueilli à deux maximums dans un espace clos, sorte de bureau d'un scientifique (un ethnologue ? un archéologue ? un voyageur.assurément) imaginaire et absent et à la décoration sommaire. Une longue table, une chaise, la toile/relique étalée sous une lampe de bureau, deux casques audio et un ordinateur auquel ils sont reliés avec ce message emprunté au folklore de la sorcellerie, comme un clin d'oeil numérique « appuie sur la barre d'espace si tu l'oses ». Si tu l'oses, commence alors 8 minutes de montage d'images toutes dessinées (variations sur la cartographie et de ce qu'elle suggère à la manière parfois d'un test de Rorschach, ou plus prosaïquement par associations, coïncidences, empreintes, filigranes) accompagné d'un texte explicatif et déroutant (une voix féminine forcément, celle de l'artiste elle-même en l'occurrence) et serti pas un environnement sonore délicat confié à un troisième artiste (le musicien et compositeur Nicolas Beck.). Ce montage qui empreinte les codes du power point tout en jouant avec eux, entraîne le spectateur là aussi malgré lui sur les pas de la même archéologie subjective emprunté par Sébastien Le Guen, dans laquelle il s'est plu à se perdre. Il oblige à suivre tous les méandres et chemins qu'il a cru percevoir de la relique dans un aller-retour entre l'écran et la pièce (auquel chacun imprime son rythme personnel ses choix, ses priorités entre la pièce, l'écran et le son, texte lu, texte entendu) pour être finalement et inexorablement ramené au corps du récit : le livre de Jeanne Favret Saada. *Les mots, la mort, les sorts*. Certains l'auront lu, certains le liront. En auront entendu parler, en parleront. Il est là, présent, la dame derrière la dame, comme posé sur le manteau de la cheminée. Le voyage est drôle, troublant déroutant et les spectateur sort avec le sentiment d'être « entré dans la pièce » sans pourtant l'avoir touchée.

Travail en cours - La cape de Maurice G – installation n° 2 – 2022

Devant le succès et l'intérêt rencontrés par le châle de la dame d'Izè qui tiennent autant de la pertinence de la proposition, que de la précision énigmatique de sa réalisation (devenue une conversation entre les trois artistes) et de sa poésie particulière tout en humour, en mystère et en variations sur le réel, les artistes décident de retenter l'expérience et d'inscrire la châle de la Dame d'Izè dans un triptyque où cette pièce serait la première de trois installations conçues comme un parcours avec pour vocation d'être présentées ensemble ou séparément. Le principe de la commande (une oeuvre en ce cas la relique n°2 associée par Delphine Jalabert à un livre en ce cas *l'énigme du don* de l'ethnologue Maurice Godelier) est maintenu tant la première leur a semblé pertinente eu égard d'une part à la précision du travail initial de Delphine Jalabert, et d'autre part au riche inconfort dans lequel elle a mis Sébastien Le Guen, ce qui l'a obligé à plonger dans la matière textile et dans le sens textuel et à développer de nouveaux outils, bref à le placer dans une vraie dynamique de création – les deux artistes se plaçant également de nouveau sous l'écoute précise et bienveillante du musicien et créateur sonore Nicolas Beck. C'est ici les méandres et construction complexes du don et contre don qui seront traitées, dans une ethnologie fantasque remontant dans le temps le trajet de la relique à qui l'on prête une origine Baruya (une tribu de Papouasie Nouvelle Guinée objet elle-même d'étude de Maurice Godelier). Il est aussi question de temps que l'on passe et que l'on donne (don ultime ?) en prêtant l'oreille au tissage de cette fiction. Si le dispositif est proche (là aussi un rapport intime à l'objet pour quelques spectateurs) il fonctionne très différemment (les artistes souhaitant brouiller et ré-interroger ainsi leur propres codes) : il ne s'agit plus d'un film d'animation graphique accompagné d'un texte mais d'une vidéo de 7 minutes diffusée sur un téléphone lui-même se trouvant au fond d'une boîte que l'on décide (ou non) d'ouvrir : Il s'agit d'une conférence/récit imaginaire d'un ethnologue. De nouveau le choix sera donné entre l'oeuvre relique et l'écran (le son et le texte opérant des liens) même si la petitesse de l'écran et le montage alternant plans fixes avec et retour sur le pseudo You tubeur ont pour objectif que le spectateur se plonge dans l'examen de la relique emporté et égaré par le sens du récit mélangeant lui description clinique, informations historiques et scientifiques saillies humoristiques et imaginaires. Un premier pilote a été tourné et le film définitif, ainsi que le design sonore sont actuellement en cours de montage.



A venir – La forêt (titre provisoire) – installation n °3 et parcours dans le triptyque

La 3eme relique envisagée (toujours suivant le même principe de commande et donc de choix opérés par Delphine Jalabert) est pratiquement elle-même une méta relique puisque il s'agit à l'origine d'une vaste tapisserie (2mx 1,5m... ce qui place d'emblée cette troisième projet d'installation dans une autre dimension) réalisée au canevas par la propre mère de Delphine Jalabert et représentant un scène de chasse en forêt selon une esthétique réaliste proche de la moitié des années 20 et exposée sous la poussière d'un cage d'escalier dans la maison d'enfance de l'artiste. A la faveur d'une rénovation (une première transformation), la forêt a été décrochée et menacée de mise au rebut. L'artiste a alors demandé l'œuvre à sa mère pour en faire quelque chose (il s'agit donc d'un tout autre type de transmission.). Fidèle aux principes développés sur les autres reliques, Delphine Jalabert a patiemment entrepris par l'apport de textiles, perles, paillettes, fils un retissage, faisant disparaître la scène de chasse (dont on perçoit peut-être encore malgré tout l'empreinte de la violence) au profit d'un forêt étrange peuplée là encore de mots, de mort de sorts...à l'évidence chargée de tous les mystères discrets et enfouis des contes de fée. C'est à l'ouvrage de Bruno Bettelheim psychanalyse des contes de fée que Delphine Jalabert souhaite associer la forêt dans cette ultime commande. Dans un premier temps un principe de mise en lumière mouvante est envisagé (pour révéler les différentes zones, interstices, secrets). Le mise en œuvre de l'archéologie subjective sera sans doute moins intimes que pour les deux premières installations, même si il est difficile d'en dire beaucoup plus pour l'instant, la recherche étant encre à ses tous débuts. *La forêt* terminée et bruisante attend ses archéologue...L'idée à terme serait donc de pouvoir présenter les trois installations dans un même espace, proposant un parcours, une plongée dans cet univers et ces travaux qui même s'ils sont autonomes et peuvent se présenter séparément dialoguent, se répondent, se questionnent.

(ILLUSTRATION ? Celle qui t'a servi de modèle, affiché au mur de l'atelier ?)

Le châle de la dame D'Izé – 2021

Installation : Delphine Jalabert et Sébastien Le Guen – Design sonore : Nicolas Beck

Durée 9'30 pour 2 spectateurs ; une pièce chambre ou bureau 5 m2, ou reconstitution/cloisonnement de cet espace dans un espace plus grand ; composition possible avec le mobilier en local sur étude. 1Prise de courant 16A. 1 médiateur présent, formation assurée lors de l'installation

La cape de Maurice G. – 2022

Installation : Delphine Jalabert et Sébastien Le Guen – Design sonore : Nicolas Beck

Durée 7 pour 2 à 5 spectateurs ; une pièce chambre ou bureau 5 m2, ou reconstitution/cloisonnement de cet espace dans un espace plus grand ; ; composition possible avec le mobilier en local sur étude. 1Prise de courant 16A. 1 médiateur présent (le même possible pour les 2 installations qui son autonomes une fois en service), formation assurée lors de l'installation

La Forêt/titre provisoire – *En cours*

Installation : Delphine Jalabert et Sébastien Le Guen – Design sonore : Nicolas Beck

En cours

Delphine Jalabert

55 rue de la Liberté

34200 SETE

Tel : 0620526522

Email : jalabertdelphine@gmail.com

<http://delphinejalabert.com>